

INTRODUCTION

Cette tragi-comédie surréaliste a été écrite pour commémorer le centenaire de la mort de Guillaume Apollinaire en 1918. Elle se veut une traversée de la vie et des amours tumultueuses de celui qui se désignait lui-même comme « le mal-aimé ».

Tous les faits évoqués ici sont exacts. Ses poèmes constituent de manière frappante le journal intime de Guillaume Apollinaire. Long récit fragmenté du roman d'une vie. C'est ce que j'ai tenté de faire sentir.

Les ellipses de temps et changements de lieux ne seront marqués que par de légères variations de lumière.

Les noms (Zulmée, Mira, Alexine, L'Enchanteur, Croniamantale...) prêtés aux protagonistes sont empruntés à des personnages apparaissant dans des œuvres d'Apollinaire.

La pièce est interprétée par 4 femmes et 4 hommes qui ne sont tous, en définitive, que des éclats de la mémoire du poète, dans laquelle, comme c'est le cas pour chacun d'entre nous, le réel se mêle à l'imaginaire pour créer un univers « surréaliste » personnel.

Jean-Claude Idée

PERSONNAGES

Guillaume Apollinaire joue Croniamantale

Jacqueline (Amélia) Kolb femme d'Apollinaire

L'Enchanteur joue le Bistrotier

Zulmée joue Angéliska, mère d'Apollinaire

Alexine joue Marie de Stavelot, Annie, Marie
Laurencin, Tristouse Ballerinettes et Madeleine

Cornabeux joue Francesco, Don Romarino,
Ferdinand, Monsieur Esnard, Jarry et l'Officier

Serge joue le Médecin, Jean Cocteau, Pablo
Picasso et l'Oiseau du Bénin

Mira joue Mia, Linda, la Vicomtesse, Yvonne,
Louise et Lou

DÉCORS

La pièce se déroule dans un lieu unique, l'appartement du 202 Boulevard Saint-Germain, où meurt Guillaume Apollinaire le 9 novembre 1918. Le mobilier banal de cette chambre sert à constituer tous les autres lieux de l'action.

Au centre, le lit où meurt Apollinaire. Un coin salon à jardin.

Un coin salle à manger à cour.

Une fenêtre au fond qui donne sur le Boulevard Saint-Germain.

Scène 1

Le 9 novembre 1918 à 18h. Chants, cris, pétards, accords saugrenus. Guillaume est couché. Jacqueline se tient à son chevet.

Guillaume : *(Dans un sursaut)* Qu'est-ce que c'est ?

Jacqueline : Rien, des gens qui prennent un peu d'avance sur l'armistice.

Guillaume : La paix !

Jacqueline : Demain, dans deux jours peut-être...

Guillaume : *(Il écoute.)* On dirait un carnaval...
(Très bas) Jacqueline ! Jacqueline !

Jacqueline : Je suis là !

Guillaume : J'ai mal, j'étouffe.

Jacqueline : Le médecin va venir.

Guillaume : Nous n'aurons pas d'enfant.

Jacqueline : Tu ne vas pas mourir d'une grippe.

Guillaume : *(Il fait oui de la tête.)* J'ai peur tu sais.
(Silence)

Jacqueline : Et dans les tranchées, tu n'avais pas peur ?

Guillaume : (*Il fait non.*) C'est plus facile de mourir bien portant. Quelle heure est-il ?

Jacqueline : Dix-huit heures.

Guillaume : Quelle date ?

Jacqueline : Neuf novembre.

Guillaume : Un jour comme les autres. (*On sonne.*)

Jacqueline : Voilà le docteur. (*Elle sort.*)

L'Enchanteur : (*Masqué en Apollinaire, paraît.*)

Un jour tu t'attendais toi-même

Tu te disais Guillaume

Il est temps que tu viennes. (*Le mourant tend la main vers l'Enchanteur.*)

Jacqueline : (*Entre avec le Médecin.*) C'est par ici.

Guillaume : Docteur, je ne veux pas mourir, j'ai encore tant de choses à dire. (*Le docteur l'examine.*)

Cornabeux : (*Masqué en Apollinaire, paraît.*)

Te voici devant tous

Un homme plein de sens

Mira : (*Masquée en Apollinaire, paraît.*) Sachant d'ancien et de nouveau

Tout ce qu'un homme seul peut des deux connaître

Le Médecin (Serge) : Restez calme, tout ira bien
(Le médecin entraîne Jacqueline vers la table.
Il est très bas. Il y a peu d'espoir.

Jacqueline : C'est impossible, une simple grippe.

Le Médecin : Votre mari est surmené. Il y a une blessure
de guerre. On ne se remet que très lentement
d'une trépanation. Sa congestion pulmonaire du
début de l'année a considérablement affaibli son
système respiratoire. *(Il s'assied et écrit.)* Je vais
tenter un dernier traitement mais je crains que ce
soit inutile...

Alexine : *(Masquée en Apollinaire, paraît.)*
L'amour est mort entre tes bras

Zulmée : *(Masquée en Apollinaire, paraît.)* Il
faut que tu restes ici où l'on fait de si jolies
couronnes mortuaires.

Mira Tu n'as pas surpris mon secret.

Alexine : Un tout petit oiseau sur l'épaule d'un
ange...

Jacqueline : *(Se retourne vers le lit.)* Docteur !

L'Enchanteur : Et détournant les yeux de ce vide
avenir

En toi-même tu vois tout le passé grandir

Le Médecin : *(Constatant le décès)* C'est fini.
(Jacqueline se jette sur le corps de son mari.)
Venez madame. Ne restez pas là. Je vais vous
donner un calmant. *(Il l'installe dans le fauteuil
et lui donne un cachet.)*

Jacqueline : Mon Dieu ! Mon Dieu, pourquoi si tôt. Nous étions mariés depuis six mois. Docteur, c'est injuste. Il n'avait que trente-huit ans.

L'Enchanteur : *(Relevant Guillaume et le tirant du lit)* Soudain rapide comme la mémoire

Un ange en diamant brisa toutes les vitrines.

Le Médecin : Il me faudrait les papiers d'identité, livret de famille, livret militaire...

Jacqueline : Là, dans le tiroir.

Le médecin prend les papiers dans le tiroir de la table et s'assied pour écrire. Les cinq masques de Guillaume le remplacent par un mannequin d'Apollinaire, tandis que la fenêtre du fond transformée en écran fait resurgir des images du passé. Photos diverses. Guillaume reste au milieu des masques qui l'interpellent.

L'Enchanteur : Vois ! Tes souvenirs, tes rêves, tes amours, ta vie entière s'en vient à ta rencontre pour que tu saches enfin celui-là que tu es, toi qui connais les autres.

Alexine : Frôlée par les ombres des morts, *(Retire son masque)*

Sur l'herbe où le jour s'exténue,

Mira : L'Arlequine s'est mise nue

Et dans l'étang mire son corps. (*Retire son masque.*)

L'Enchanteur : Un Enchanteur crépusculaire

Vante les tours que l'on va faire. (*Retire son masque.*)

Zulmée : Le ciel sans teinte est constellé

D'astres pâles comme du lait. (*Retire son masque.*)

Cornabeux : Sur les tréteaux, l'Arlequin blême

Salue d'abord les spectateurs (*Retire son masque.*)

L'Enchanteur : (*Désigne Cornabeux.*) Des sorciers venus de Bohême (*Désigne les filles.*)
Quelques fées et (*Se désigne.*) des enchanteurs.

Zulmée : Ayant décroché une étoile (*Disparaît.*)

Cornabeux : Il la manie à bras tendus (*Disparaît.*)

Mira : Tandis que des pieds, un pendu (*Disparaît.*)

Alexine : Sonne en mesure les cymbales.
(*Disparaît.*)

Le Médecin : Alors, Guillaume, Albert, Vladimir, Alexandre, Apollinaire Kostrowitzky, né à Rome le 26 août 1880 de père inconnu, reconnu par sa mère le 2 novembre de la même année. (*Se tournant vers Jacqueline*) C'est vrai ce qu'on dit, qu'il était l'enfant naturel du Pape ? (*Jacqueline éclate en sanglots.*) Excusez-moi.

L'Enchanteur : (*Resté seul près de Guillaume*) Toi qui n'as pas connu ton père, regarde.

(Francesco (Cornabeux) lissant sa moustache aborde Angéliska (Zulmée).)

Scène 2

Francesco : Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, n'êtes-vous pas Angéliska de Kostrowitzky ?

Angéliska : C'est exact, monsieur, mon père est officier de cape et d'épée de Sa Sainteté le pape. Nous avons fui la Pologne après l'insurrection en 1866. Mais il ne me semble pas vous connaître.

Francesco : Des amis communs m'ont beaucoup parlé de vous. Je me présente, Francesco Flugi d'Aspremont, issu d'une des plus nobles familles italiennes. J'ai derrière moi un brillant passé militaire, j'ai fréquenté toutes les cours d'Europe, j'ai quarante ans.

Angéliska : J'en ai dix-neuf.

Francesco : Voulez-vous m'accorder cette danse ?

Le Médecin : Voilà, tout est en ordre, puis-je encore faire quelque chose pour vous madame ?

Jacqueline : Soyez gentil, il faudrait prévenir Pablo Picasso et Jean Cocteau, dites-leur qu'ils viennent vite.

Le Médecin : Je ferai pour le mieux. Permettez-moi de vous présenter mes condoléances, madame, c'est une grande perte pour la poésie française, courage.

Francesco : Pardon, Angéliska, ma famille s'oppose à notre mariage.

Angéliska : Mais, mon amour... c'est impossible... je suis enceinte, qu'allons-nous faire ?

Francesco : Rien, vous accoucherez à Rome, nous mettrons l'enfant en nourrice. Vous aimez le jeu, les casinos, ce n'est pas l'argent qui me manque, nous voyagerons en Europe.

Angéliska : Mais nous reviendrons parfois le voir ?

Francesco : Bien sûr ma chère, nous sommes ses parents que diable.

L'Enchanteur : Cette époque de ton enfance à Rome t'a laissé des souvenirs très précis. Tu te souviens des fêtes de l'Épiphanie, tu étais joyeux d'avoir de nouveaux jouets que tu croyais apportés par la Befana, cette sorte de fée vieille et laide mais douce aux enfants. Ces fêtes des Rois mages où tu mangeais tant de dragées fourrées d'écorce d'orange, tant de bonbons à l'anis t'ont laissé un arrière-goût délicieux.

Scène 3

L'Enchanteur : La fin de l'histoire tu la connais.

Angéliska : Francesco ! Francesco !

Don Romarino (Cornabeux) : Angéliska de Kostrowitzky ?

Angéliska : Où est Francesco ?

Don Romarino : Tout est fini entre vous, madame, ne cherchez pas à le revoir, ce serait inutile.

Angéliska : Qui vous permet ?

Don Romarino : Je suis Don Romarino, Francesco est mon frère. Notre famille ne pouvait pas tolérer plus longtemps cette situation.

Angéliska : Mon père est mort, monsieur, je suis sans famille, sans appui, sans fortune. J'ai eu deux enfants de Francesco, Guillaume a cinq ans, Albert en a trois.

Don Romarino : Nous pouvons vous aider dans la mesure de nos moyens à élever ces enfants. Le mieux pour vous serait de gagner la France. Plus exactement Monaco, j'y vis moi-même.

L'Enchanteur : La Méditerranée, calme et bleue par place comme si l'eau laissait transparaître d'énormes saphirs. Le Rocher de Monaco la pénètre, massif et élevé, supportant de merveilleux jardins suspendus et la cathédrale inachevée face à la mer. Tu grandiras là,

tranquille, faisant tes écoles et prenant l'accent
du midi jusqu'à l'âge de 18 ans.

Mira : Tu n'as pas surpris mon secret

Déjà le cortège s'avance

Mais il nous reste le regret

De n'être pas de connivence

Scène 4

Guillaume apparaît en vidéo sur le tulle.

Guillaume : (*S'avançant face à son image*)

Un jour je m'attendais moi-même

Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes

Pour que je sache enfin celui-là que je suis

Moi qui connais les autres

(*Il s'approche de sa propre image.*)

Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que
j'aime

Parmi lesquels je n'étais pas

Et le langage qu'ils inventaient en chemin

Je l'appris de leurs bouches et je le parle encore

Le cortège passait et j'y cherchais mon corps

Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-
même Amenaient un à un les morceaux de moi-
même